

Le rapport en question prescrit la réunion d'une conférence des délégués et représentants de cinq Etats : la colonie de Natal, la province de Giqua, Land occidentale, l'Orange Free State, la République du Transvaal et la colonie du Cap.

Deux de ces Etats, l'Orange et le Transvaal, sont libres. L'entrée dans la confédération les soumettra à l'Angleterre, et c'est de là que viendront sans doute les plus grands obstacles au projet du comte de Carnarvon.

Une dépêche d'Allemagne nous a appris la mort de l'ex-empereur d'Autriche, Ferdinand Ier, oncle de l'empereur actuel. Ferdinand Ier était né en 1793. Il monta sur le trône impérial de Vienne en 1835, comme successeur de son père, François Ier, fils lui-même de l'Impératrice Marie-Thérèse et frère de la reine Marie Antoinette. A la suite de la révolution de Vienne, en 1848, il abdiqua en faveur de son neveu, l'empereur François-Joseph, fils de son frère. Depuis son abdication, il a vécu dans la retraite et l'isolement à Prague, capitale de la Bohême, où il est mort il y a quelques jours, à l'âge de soixante et dix-huit ans.

A. ACHINTRE.

POESIE

SONNET

A UN SCEPTIQUE

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète,
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil ;

Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous pour entonner l'office qui s'appête,
S'en vont jeunes et vieux, en pimpant appareil ;

Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des tons d'orgue mourant et de cloches lointaines
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir ?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

A. B.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes,
c'est une âme humaine."

"The one thing worth
showing to mankind is a human soul."

(BROWNING.)

XXXIII

(Suite.)

Ainsi me furent expliqués l'air de triomphe qui se joignait à la gaieté de ma tante, lorsqu'elle parut le soir, et l'éclat inusité des yeux noirs de Teresina, que sa toilette blanche et les cordaux dont elle était parée faisaient grandement ressortir. Sa sœur avait aussi ce soir-là quelque chose dans le maintien qui différait un peu de la placidité insignifiante qui la caractérisait ordinairement. Elle était la moins jolie des deux, mais sa physionomie avait plus de charme que celle de Teresina, et elle méritait mieux qu'elle peut-être l'épithète enviée de *simpatica* qui lui était parfois décernée. L'une et l'autre avaient en ce moment le teint animé, par l'émotion que donne d'avance le plaisir de chanter en public, lorsqu'on le fait sans peur et sans aucun doute de son succès. Or mes cousines avaient de ces voix de belle qualité que l'on rencontre souvent en Italie, qui se mariaient à merveille ensemble. Elles étaient, de plus, fort bonnes musiciennes, et, bien que leur méthode ne fût point parfaite, tout le monde les écoutait avec plaisir, et plus que personne, le jeune mélomane à qui était réservé, ce soir-là, le soin de les accompagner. Depuis longtemps, le baron de Brunenberg regardait Mariuccia de la façon la plus sentimentale ; mais, jusqu'à ce jour, le bel Anglais Frank Leslie avait eu le don de plaire à Mariuccia beaucoup plus que le baron, et, par cette raison, elle avait toujours

témoigné quelque froideur à celui-ci. Cependant, depuis la soirée du Vésuve, il était évident que Leslie n'avait plus une pensée, plus un regard, à peine une parole, à adresser à une autre qu'à Stella. (Qu'en pensait-elle ? je me le demandais en observant son air parfois pensif, et différent d'elle-même.) Quoi qu'il en fût, Mariuccia en avait tiré pour son compte une conclusion personnelle et pratique. Leslie ne songeait point à elle ; il fallait donc se résigner, et songer elle-même à un autre.

Cette résignation valut au baron des sourires tels qu'il n'en avait jamais obtenus : en sorte que lui aussi devint rayonnant, et que le groupe qui entourait le piano présentait l'aspect de la satisfaction la plus complète. J'éprouvais, en regardant leurs visages souriants et en entendant leurs voix animées et joyeuses, une sensation de surprise. Il me semblait être séparée d'eux par une grille fermée à clef qui me permettait de les voir et de les entendre, mais qui m'empêchait absolument de les approcher et de partager leur animation joyeuse. « Bonheur... gaieté... espoir... toutes choses finies pour moi ! » me disais-je. Néanmoins, j'accomplissais tout ce que j'avais à faire, et je parvenais à paraître aux autres fort peu différente de ce que j'étais à l'ordinaire.

Enfin tout le monde fut réuni, et lorsque chacun eut pris sa place et que tous les yeux furent dirigés vers l'estrade, je m'emparai d'Angiolina et je l'emmenai avec moi dans l'embrasement d'une fenêtre. Là, je m'assis à une place où j'étais à moitié cachée, et je pris l'enfant sur mes genoux. Non-seulement le contact de cette adorable petite créature était toujours pour moi doux et calmant, mais elle avait un étrange et précoce instinct du beau qui m'intéressait et me faisait toujours chercher à l'observer lorsqu'elle entendait de la musique ou des vers, dont le rythme caressait son oreille même quand les mots n'avaient point de sens pour elle. Mais surtout j'aimais à la regarder lorsque c'était sa mère qui les récitait, à suivre le regard animé et brillant de ses yeux bleus, et l'expression émue de sa bouche enfantine !... En ce moment je la serrai dans mes bras, et il me sembla que le trouble de mon cœur s'apaisait en l'embrassant.

Le baron joua d'abord, en forme d'ouverture, un morceau de Mendelssohn qui disposa l'auditoire à être attentif ; puis, après un instant de silence, Gilbert parut. Il était d'une pâleur extrême, et semblait faire un violent effort pour surmonter une grande souffrance morale ou physique. Cela était si visible, qu'il dut imaginer une excuse et réclamer l'indulgence de l'auditoire pour un mal de tête vrai ou faux. Mais, au bout d'un instant, sa voix se raffermait, l'orateur se réveilla en lui, et son regard devint ce qu'il était toujours lorsqu'il parlait ainsi en public, imposant, brillant et profond. Quelles furent ses premières paroles ? je ne saurais le dire. Trop de souvenirs m'assaillirent à la fois lorsque je le vis ainsi sur cette estrade, comme au jour de notre rencontre à l'hôtel de Kergy. Je songai à ce que j'étais dans ce moment-là, à ce que je pensais, à ce que j'espérais alors, à tous les changements survenus depuis ; enfin à la coïncidence qui le remplaçait ainsi devant mes yeux, dans ce jour d'adieu, comme dans ce premier jour !... Mon attention fut toutefois bientôt ramenée vers les paroles de l'orateur par le murmure approbateur et bientôt enthousiaste qui les accueillait. Parler du Vésuve à Naples, et à des Napolitains, et les intéresser ! c'était cependant un tour de force, il sut l'accomplir : et, avec cette promptitude d'intelligence du talent qui caractérise ceux à qui il s'adressait, la difficulté qu'il parvenait à vaincre fut appréciée, et des applaudissements vifs et spontanés l'interrompirent à chaque instant, tandis qu'il mêlait ensemble la poésie, l'art et l'histoire avec une originalité et une grâce qui ne permettaient à aucune apparence de pédanterie d'altérer le charme de cette érudition surprenante et facile. Mais lorsque enfin il en vint au récit, qu'il s'était chargé de faire, de notre récente excursion, et qu'il commença par la description de ce lieu où nous avions regardé ensemble l'éruption, je ne pus m'empêcher de tressaillir : il me sembla que ses yeux m'avaient discernée dans le coin où je m'étais cachée. Lorsqu'il ajouta qu'il avait éprouvé, en présence de ce spectacle, une de ces émotions dont le souvenir ne peut plus s'effacer, quelle que soit la durée de la vie ! j'inclinai mon visage sur la tête blonde d'Angiolina, comme si tout le monde avait pu comprendre le double sens de ces paroles, et pendant quelques instants, je n'entendis plus que le battement de mon cœur....

Tout à coup, l'enfant se retourna vivement vers moi, et, me touchant le visage de sa petite main, pour me rendre attentive :

— Ecoute, écoute, me dit-elle toute joyeuse, ce qu'il dit de maman !

Alors, en effet, tout le reste s'effaça pour un instant, et je fus toute à la jouissance d'entendre la courageuse action de Stella racontée dans ce noble et incomparable langage dont Gilbert avait le secret. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et j'allais y joindre les miens, lorsque mes regards furent attirés et fixés d'une façon imprévue... d'une façon semblable à l'éblouissement d'un de ces éclairs qui, même lorsque le ciel est tout en feu, se détachent des autres par un éclat plus terrible.

Lando avait imaginé de placer sur l'estrade des arbustes et des fleurs destinés à cacher aux yeux des spectateurs ceux qui devaient prendre part à la séance, tant que leur tour n'était pas venu de paraître. Stella se trouvait ainsi cachée pour tout le monde ; mais, de la place où je m'étais mise, elle ne l'était point pour moi, et je pouvais à son insu la voir distinctement et observer chacun de ses mouvements : je fus surprise et bientôt saisie de l'effet que produisaient sur elle les paroles qu'elle écoutait. Ce n'était pas de l'attention, ce n'était pas de l'intérêt : c'était une émotion palpitante, c'était un bouleversement de tous ses traits, bouleversement tel, que je crus qu'elle allait s'évanouir. Déjà je me levais pour aller à elle, lorsqu'une pensée soudaine et vive me cloua à ma place, une pensée qui, dès qu'elle m'eut traversé l'esprit, devint une certitude et me fit éprouver une souffrance aiguë dont je fus épouvantée. Je la regardai fixement, lisant, devinant, pénétrant jusqu'au fond de son cœur, et sentant défaillir le mien. Hélas ! pourquoi ce que je croyais découvrir me faisait-il trembler et frémir ainsi ? Pourquoi me semblait-il qu'un dard me frappait et me déchirait le cœur ?

Je cherchai à vaincre la résistance de mon âme malade. Oui, je cherchai à répéter avec sincérité ce que j'avais dit à Gilbert. J'essayai, dans cette lumière nouvelle qui venait de me frapper, de regarder Stella et de le regarder, lui ! Je m'efforçai de me dire sans trouble que là, devant mes yeux, était la femme dont j'avais parlé la veille ; que c'était bien elle, qui était belle, et bonne, et noble, et digne de lui ; elle qui devait effacer sans retour mon image ; elle, enfin, qu'il pourrait aimer sans trouble, sans scrupule, sans remords. J'essayai ! (et, comme tout effort, celui-là me fit peut-être du bien et me rendit plus forte), mais je n'obtins pas la victoire.

En dépit de moi-même, dès que Gilbert eut achevé de parler, je le suivis des yeux, et tandis que le nom de Stella était mêlé au sien dans les acclamations enthousiastes de l'auditoire, l'avouerai-je ? je remarquai avec satisfaction qu'il quittait l'estrade sans songer à se rapprocher d'elle. Ensuite, je le vis s'esquiver le plus promptement possible par une petite porte qui donnait sur le portique, et de la sombre embrasure où j'étais placée, je pus l'apercevoir, à la clarté de la nuit, appuyé contre une colonne dans l'attitude d'un homme qui se repose d'un effort ou d'une longue contrainte.

Je fus longtemps hors d'état de faire la moindre attention à ce qui se passait. J'entendis vaguement : *A te sacrer Regina*, superbement accentué par la belle voix de contralto de Mariuccia, et après ce duo, quelques morceaux détachés joués par le baron. Mais l'un d'eux me fit tressaillir et me ramena tout entière à mes impressions passées et présentes : c'était l'étude de Chopin jouée à Paris, par Diane de Kergy, dans cette autre soirée d'adieu ! Tout semblait se réunir pour m'accabler de souvenirs aussi bien que d'émotions ! J'avais peine à écouter cette musique, dont le caractère déchirant et passionné me faisait mal. Déjà, en dépit de mes efforts, je sentais mes yeux se remplir de larmes, lorsque le jeune amateur s'arrêta brusquement et se mit à jouer une valse de Strauss avec tant de verve et de *brío* qu'Angiolina sauta à terre, comme poussée par un mouvement irrésistible, et se mit à tourner, tenant sa petite robe de ses deux mains. Tous ceux qui dans l'auditoire avaient moins de vingt ans semblaient fort tentés de suivre son exemple : mais la valse s'arrêta, le silence se rétablit, et Angiolina revint se blottir près de moi ; car Stella venait de paraître, et maintenant son tour était venu.

Le but de la soirée motivait assez les acclamations par lesquelles elle fut accueillie, et qui étaient un premier hommage rendu à la belle action qui venait d'être célébrée en éloquentes paroles. Après cela, le silence redevenait profond.

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, et pour elle, Stella était immobile, et semblait presque ne pas s'en apercevoir. Je la vois encore avec sa robe blanche, dont les manches ouvertes laissaient apercevoir ses mains et ses bras, et,

pour unique ornement, un bandeau d'or posé sur la masse ondoiyante de ses cheveux bruns. Elle ne me parut pas plus pâle qu'à son ordinaire : son teint, d'une blancheur éclatante, était rarement coloré ; elle avait les cils et les sourcils foncés comme ses cheveux, et ses yeux, lorsque rien ne les animait, étaient d'un gris presque terne, mais, à la moindre émotion, ses prunelles semblaient grandir et s'assombrir, et alors rien n'égalait leur éclat ! Ce changement était notable surtout lorsqu'elle exerçait ce don naturel pour la déclamation qu'elle possédait sans l'avoir jamais cultivé. Elle sentait la poésie profondément et juste, et sa voix pleine et sonore rendait exactement ce sentiment intime et vrai. A cela se joignaient des gestes simples, mais que le seul mouvement de ses bras et de ses belles mains rendait toujours nobles et gracieux. Aucune affectation, et cependant cette physionomie, si souvent animée par une extrême gaieté, possédait aussi une étrange puissance tragique. Tel était le talent de Stella, reflet assez fidèle de son caractère et de son âme.

Tandis que durait le mouvement bruyant qui s'était manifesté à son apparition, elle était, ainsi que je viens de la dépeindre, en apparence très-calme ; mais ses mains nerveusement serrées l'une contre l'autre et un imperceptible mouvement de ses lèvres indiquaient plus d'agitation qu'elle n'en faisait paraître. Toutefois, cette émotion contenue ajouta encore au charme de sa voix, lorsqu'elle commença, avec une grâce incomparable, un sonnet célèbre de Zappi ; mais lorsqu'ensuite, laissant vibrer l'autre corde, elle récita une scène tirée de l'une des plus belles tragédies de Manzoni, il y eut dans l'auditoire un véritable frémissement d'admiration. Je vis surtout en face d'elle le pauvre Frank Leslie, ému, exalté, stupéfait. Alors je cherchai des yeux Gilbert. et (pardon, mon Dieu ! pardon aussi, Stella !) je fus contente de voir qu'il n'était pas là. Ce don même, par lequel chacun d'eux (quoique diversement) avait la puissance d'émouvoir un auditoire, me semblait établir entre eux une ressemblance qui me faisait souffrir, et cette souffrance était pénible comme un remords !

Enfin Stella commença le chant qui termine la *Divine comédie*, et qui débute par cette prière, la plus belle que la piété et la poésie aient jamais inspirée au génie :

O Vergin madre ! figlia del tuo figlio (1) !

En ce moment Gilbert reparut. Il ne fit pas un pas de plus et demeura appuyé contre la porte par laquelle il venait de rentrer. Cependant je vis une légère rougeur passer sur le front de Stella, j'entendis trembler sa voix ; je compris qu'elle s'était aperçue de sa présence, et qu'elle était moins maîtresse d'elle-même qu'au paravant. Quant à lui, je le vis surpris, émerveillé, et ses applaudissements se joignirent à ceux de tout le monde. Mais lorsque chacun se leva pour entourer Stella, ses yeux se dirigèrent d'un autre côté, et il était évident que déjà il ne pensait plus à elle.

En ce moment, la petite Angiolina, qui était restée appuyée sur mon épaule, dans une muette contemplation de sa mère, répétant seulement de temps en temps à demi-voix : « C'est beau, n'est-ce pas ? c'est beau ? » comme si elle eût écouté de la musique, me fut enlevée par Frank Leslie, à qui avait été confié, ainsi que cela était juste, le soin d'accompagner la petite quêtuse. Alors il y eut un bruit, une confusion générale—cela arrive souvent après un long silence et une longue attention—et il me sembla qu'une gaieté insensée s'était emparée de tout le monde. A cette gaieté se joignait le bruit d'une marche étourdissante que le baron jouait, disait-il, pour accompagner la promenade triomphale de l'enfant, portée sur l'épaule de Leslie, faisant autour de la chambre, recueillant les offrandes qui devaient terminer la soirée.

Le contraste entre ce vacarme, ce mouvement, cette gaieté et l'état de mon âme, porta au comble la confusion de mes pensées. On avait ouvert toutes les fenêtres et toutes les portes du jardin. Je sortis machinalement, et j'allai m'appuyer un instant à cette même place sous le portique, où j'avais peu auparavant aperçu Gilbert. Comme j'étais là, j'entendis tout à coup près de moi sa voix basse et tremblante :

— Adieu, madame ! me dit-il.

Je lui répondis :

— Adieu, Gilbert ! Que le ciel vous protège !

Et je lui tendis la main. Il la prit, la serra, y posa ses lèvres, et ce fut tout. ... Il était parti ! Je le suivis des yeux un instant, à la clarté du ciel brillant ; puis il disparut sous les arbres de l'avenue. ...

(1) O Vierge Mère ! fille de ton Fils !